

TARMAC

NICOLAS DICKNER



1 Vaporisés

Août 1989. Ronald Reagan avait quitté la Maison-Blanche, la guerre froide tirait à sa fin et la piscine municipale extérieure était (encore une fois) fermée. Cause de la contrariété : un bris de tuyaux.

Rivière-du-Loup baignait dans le bouillon de poulet – un air jaunâtre, saturé de pollen – et j’errais dans le quartier, maussade, ma serviette de bain autour du cou. Il restait trois jours avant la rentrée scolaire, et seules quelques longueurs dans l’eau chlorée auraient pu me remonter le moral.

Je me suis retrouvé au stade municipal. Personne en vue. On venait de retracer les lignes du terrain de baseball et il flottait encore un parfum de chaux dans l’air. Le baseball me laissait indifférent, mais j’adorais les stades, sans raison précise. J’ai longé l’abri des joueurs, près duquel traînait un vieux journal javellisé par le soleil. En se forçant un peu, on reconnaissait une colonne de chars d’assaut sur la place Tian’anmen.

C’est alors que j’ai remarqué la fille assise là-haut, au tout dernier rang, le nez plongé dans son bouquin, l’air de tuer le temps avant la prochaine partie.

Sans trop réfléchir, j’ai monté les gradins dans sa direction.

Je ne l’avais jamais vue dans le quartier. Elle était mince, avec des mains anguleuses et un visage constellé de taches de rousseur. Elle portait une

casquette des Mets de New York (la visière rabattue sur ses yeux) et un jeans troué au genou droit – pas un de ces machins dernier cri lavés à l'acide, mais un pantalon de travail à la coupe primitive, un vieux Levi's exhumé d'une mine de charbon dans le désert du Nouveau-Mexique.

Adossée au garde-fou, elle lisait une méthode de langue : *Apprenez le russe à la maison – volume 13*.

Je m'assis sans un mot. Elle ne broncha pas.

Sous nos fesses, le bois était brûlant. Le soleil tapait décidément fort, et n'eût été la crainte du ridicule, je me serais improvisé un turban avec ma serviette. J'ai levé le nez vers le ciel. Haut dans l'atmosphère, un 747 traçait de longs cirrus rectilignes. Temps sec en perspective.

Je m'apprêtais à énoncer une banalité météorologique lorsque la fille redressa la visière de sa casquette.

— La nuit dernière, j'ai rêvé de la bombe d'Hiroshima.

Quelques secondes s'écoulèrent, pendant lesquelles je méditai cette entrée en matière atypique.

— Pourquoi la bombe d'Hiroshima en particulier ?

Elle croisa les bras.

— La puissance des bombes modernes dépasse l'imagination. Prends un missile balistique banal, environ 500 kilotonnes. L'explosion pourrait catapulter

un bout de plaque tectonique en orbite. Le cerveau humain ne peut pas comprendre ça.

D'où venait cette fille ? Elle avait un accent indéfinissable. Anglais, acadien, peut-être brayon. Je pariai sur Edmundston. Elle ramassa un emballage de Cracker Jack coincé entre deux planches et entreprit de le réduire en confettis.

— *Little Boy* faisait environ 15 kilotonnes. Pas exactement un pétard, mais déjà plus facile à mesurer. Si ça explosait au-dessus de nos têtes, à environ 600 mètres d'altitude – comme à Hiroshima –, alors l'onde de choc raserait la ville sur un rayon de 1,5 kilomètre. Ça donne une surface d'environ 7 kilomètres carrés. L'équivalent de...

Elle plissa les yeux, absorbée par une prodigieuse division mentale.

— ... 2500 terrains de baseball.

Elle cessa un instant de déchirer l'emballage de Cracker Jack pour englober les environs d'un élégant geste pédagogique.

— Le centre commercial volerait en miettes, les bungalows seraient soufflés, les voitures projetées comme des boîtes de carton, les lampadaires s'allongeraient au sol. Et ça, c'est *seulement* l'onde de choc. Ensuite il y a la radiation thermique. Tout serait réduit en cendres sur des dizaines de kilomètres carrés – beaucoup, beaucoup de terrains de baseball ! À proximité de la bombe, la chaleur dépasserait la

température à la surface du Soleil. Le métal entrerait en fusion. Le sable formerait des petites billes de verre.

Elle avait terminé l'opération déchiquetage, soulevait le tas de confettis dans sa paume.

— Et sais-tu ce qui *nous* arriverait, deux pauvres minuscules primates composés à 60 % d'eau ?

Elle renversa tout doucement sa main et la brise emporta sa poignée de confettis en direction du champ gauche.

— Nous serions vaporisés en trois millièmes de seconde.

Elle se tourna enfin vers moi et m'examina d'un œil vif, sans doute afin d'évaluer comment j'encaissais cette entrée en matière. Assez bien, somme toute. Son regard m'attribuait la note de passage.

Son visage se détendit. Elle esquissa un sourire amical et, sans rien ajouter, se replongea dans sa méthode de russe.

Un peu endommagé par l'onde de choc, je me suis laissé tomber contre le garde-fou. Tout en épongeant mon front avec un coin de serviette, j'observais furtivement la fille. J'aurais juré qu'elle dégageait un champ magnétique – la radiation de ses 195 points de Q.I.

Non seulement je n'avais jamais vu cette fille, mais jamais je n'avais vu une fille en son genre – et au

moment précis où je me faisais cette réflexion, une certitude me frappa : si je devais me faire vaporiser en compagnie de qui que ce soit, ce serait avec elle.

2 L'Animalerie

Elle s'appelait Hope Randall et débarquait tout juste de Yarmouth, Nouvelle-Écosse.

— Tu vois où c'est ?

Avec l'index, elle traça dans l'air une carte de la Nouvelle-Écosse et planta une crotte de mouche tout au sud de la péninsule, vis-à-vis du Maine – à 1200 kilomètres d'ici.

— Jamais entendu parler.

— Pas grave.

Arrivées en ville trois jours plus tôt, sa mère et elle s'étaient installées rue Amyot, dans un appartement coincé entre la buanderie Clean-O-Matic et les cuisines du restaurant Chinese Garden. Deux hauts lieux de la salubrité locale.

Elle donna quelques tours de clé dans la serrure et un coup de pied dans la porte.

— Bienvenue à l'Animalerie Randall !

Voilà, ça me revenait soudain : cet endroit était une ancienne animalerie – *L'Arche de Noé* (sic) –, fermée depuis l'hiver précédent et reconvertie en un

logement (modérément) habitable. Sur le plancher on devinait encore des ombres là où se trouvaient le comptoir, les étagères et les aquariums. Un parfum de friture asiatique flottait partout, oppressant, sans pourtant parvenir à masquer l'odeur de la fiente de perruche, de l'urine de chinchilla et des croquettes pour chats.

L'ameublement (inclus dans le prix) se résumait à une table bancale, quatre chaises, un ensemble d'électroménagers bosselés et un divan qui, en l'absence de télévision, constituait l'image même de l'inutilité.

Hope affirmait être arrivée depuis moins de 72 heures, mais des quantités invraisemblables de nourriture s'empilaient pourtant dans tous les coins : des sacs de farine, des sachets de ramen, des bidons d'eau et d'huile, des boîtes de conserve de toutes sortes. En fait, le seul objet non comestible des environs était une pile d'*Apprenez le russe à la maison* (volumes 8, 14 et 17) sur laquelle Hope posa délicatement le volume qu'elle lisait au stade municipal.

— As-tu soif ?

J'ai hoché la tête. Tandis qu'elle me versait un verre d'eau, je balayai l'animalerie du regard à la recherche des pièces attenantes. Il n'y en avait aucune, hormis une salle de bain curieusement spacieuse – sans doute l'ancien Repaire des Reptiles. Où dormaient-elles donc ? Anticipant ma question, Hope désigna le divan.

— Ça se déplie. Moi, je dors dans le bain, la porte fermée. Impossible de fermer l'œil à moins de trois mètres de ma mère.

— Elle ronfle ?

— Non, elle parle dans son sommeil.

— Ah ?

Je sirotai une gorgée d'eau. Inquiétant goût métallique.

— Et qu'est-ce qu'elle raconte ?

L'air ennuyé, Hope entreprit de ronger l'ongle de son pouce.

— Aucune idée. Des trucs en assyrien.

— En assyrien ?

— En assyrien ou en araméen, va savoir. Je ne connais rien aux langues mortes.

D'un coup de dent, elle arracha une fine rognure d'ongle qu'elle cracha dans le vide.

— Je viens d'une famille polyglotte.

— Visiblement, fis-je en désignant du pied les manuels de russe.

— J'avais aussi commencé l'allemand, mais j'ai dû abandonner mes bouquins à Yarmouth. Ça ne rentrait pas dans la voiture.

— « Abandonner » ?

— Oui. Nous sommes parties durant la nuit, parce que...

Elle soupira.

— Bon. Vaut mieux commencer par le début.

3 Les Randall

Mary Hope Juliet Randall, dite Hope, était la plus jeune représentante d'une famille qui, depuis une époque imprécise – mais que d'aucuns situaient sept générations en arrière –, souffrait d'une grave obsession pour la fin du monde.

Les Randin, famille d'origine très vaguement acadienne, avaient été déportés par les Britanniques en 1755. Parachutés au Maryland, ils y adoptèrent le patronyme Randall, sans pour autant se laisser assimiler, et revinrent en Nouvelle-Écosse, où ils consacrèrent les décennies subséquentes à squatter des lopins de tourbière ingrate.

On pouvait d'ailleurs croire que l'obsession familiale pour l'apocalypse remontait à ce traumatisme géopolitique. N'était-il pas normal, voire inévitable, qu'une lignée d'agriculteurs déportés éprouvât certaines sensibilités à l'égard des agglomérations urbaines, des grandes catastrophes et du cours normal de l'histoire ? Cette théorie ne faisait pas consensus, toutefois, et certains généalogistes soutenaient plutôt

l'hypothèse d'une maladie congénitale développée à coups d'unions consanguines (les Randall étaient casaniers).

Chose certaine, les mêmes symptômes se répétaient de génération en génération avec une précision chorégraphique : en arrivant à la puberté, chaque Randall se voyait surnaturellement instruit des moindres détails de la fin du monde – sa date, son heure et sa nature.

Règle générale, cette vision se produisait la nuit. D'ailleurs, il ne s'agissait pas vraiment d'une vision, laquelle aurait pu passer pour un banal cauchemar. Non, les Randall syntonisaient l'apocalypse en trois dimensions. Ils sentaient sur leur peau le crépitement de la pluie et la brûlure des shrapnells, ils suffoquaient dans les incendies, ils goûtaient la cendre, ils entendaient les hurlements, sentaient l'odeur des cadavres en décomposition.

Les Randall nommaient ce phénomène la « Révélation nocturne », la « Lumière », la « Prédiction » – ou, plus communément, le « Mauvais-Quart-d'Heure ».

Chaque Randall recevait une date différente, ce qui compliquait passablement la tâche d'être pris au sérieux. En outre, lorsqu'un Randall survivait à sa fin du monde, il manifestait un brusque déséquilibre mental et une tendance à endommager la propriété publique. L'histoire se concluait généralement à l'asile, ou ce qui en tenait lieu.

L'arbre généalogique des Randall aurait pu servir à enseigner l'histoire de la psychiatrie en Amérique du Nord au cours des cent cinquante dernières années, depuis la douche froide jusqu'à la désinstitutionnalisation, en passant par la lobotomie, la thérapie occupationnelle, la camisole de force et le lithium.

Cas n° 1 : Harry Randall Truman, le patriarche, avait perdu la tête à l'automne 1835, peu après le passage de la comète de Halley. Il avait annoncé le retour de Moïse à bord d'une baleinière incandescente, puis avait bouté le feu à la grange du pasteur pentecôtiste. Les voisins l'avaient intercepté, ligoté et expédié au Halifax Mental Asylum, où il termina ses jours dans l'aile des pyromanes et autres sociopathes.

Cas n° 37 : Gary Randall s'était terré quinze ans durant dans un cabanon en plywood, de la fenêtre duquel il accueillait les (rarissimes) psychothérapeutes avec des salves de calibre 12. On l'avait trouvé accroché ferme à son fusil, un matin où la température avait chuté à 40 degrés au-dessous de zéro. Raide, bleu, bien débarrassé de son obsession.

Cas n° 53 : Henry Randall Jr, grand-père de Hope et contemporain de la crise économique, se montra plus constructif. Il canalisa son angoisse dans la fondation de l'Église Minoritaire Réformée du Septième Ruminant, une secte parachrétienne qui annonçait l'Armageddon pour le 12 juin 1977. Une manière pas plus malsaine qu'une autre de tuer le temps. L'Église exista jusqu'à la date susmentionnée, à la suite de quoi Henry se suicida en gobant une poignée de clous à toiture.

Ainsi en allait-il des Gary Randall, Harry Randall, Harriet Randall, Hanna Randall, Henry Randall, Randolph Randall, Handy Randall, Hans Randall, Hank Randall, Annabel Randall, Henryette Randall, Hattie Randall et autres Pattie Randall – cependant que s’écoulaient les jours, imperturbables, et que la planète persistait à tourner telle une mauvaise blague.

alto
www.editionsalto.com